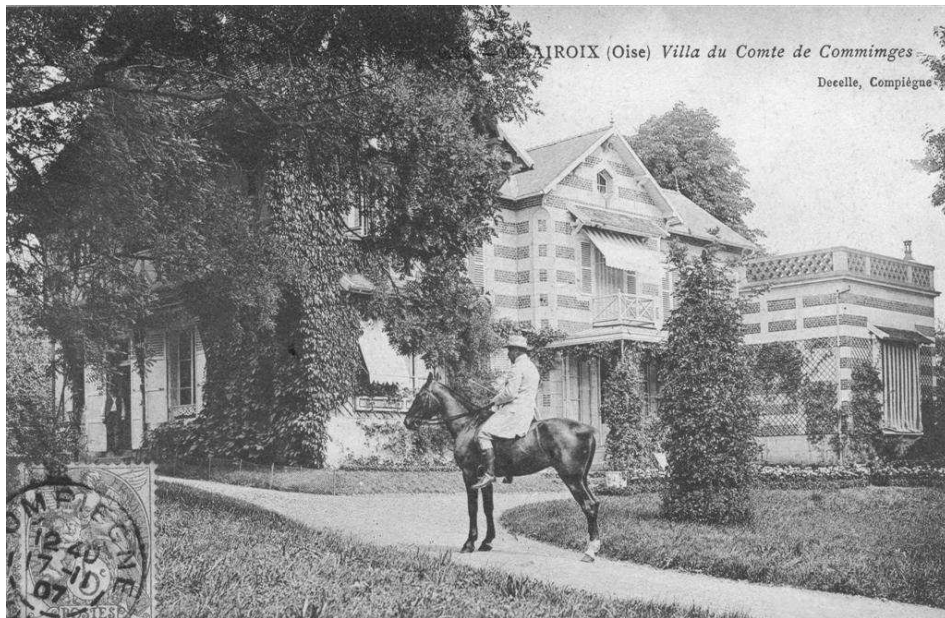


Le comte Aimery de Comminges et Clairoix (Oise)



Rémi DUVERT

Association « Art, Histoire et Patrimoine de Clairoix »

Collection « Les notices historiques clairoisiennes »

n° 06 ~ 2013

Sommaire

• <i>Introduction</i>	<i>p. 03</i>
• <i>Une famille de nobles</i>	<i>p. 03</i>
• <i>Une demi-carrière militaire</i>	<i>p. 05</i>
• <i>La transition</i>	<i>p. 06</i>
• <i>Trois mandats et une guerre à Clairoix</i>	<i>p. 09</i>
• <i>A. de Comminges et J. P. Pinchon</i>	<i>p. 11</i>
• <i>Une fin de vie parisienne</i>	<i>p. 13</i>
• <i>L'homme de cheval</i>	<i>p. 14</i>
• <i>Le romancier</i>	<i>p. 21</i>
• <i>Les propriétés clairoisiennes</i>	<i>p. 25</i>

Illustration de couverture : carte postale du début du XX^e siècle
(le cachet postal date de 1907), montrant le comte Aimery de Comminges
devant le bâtiment principal de sa propriété clairoisienne
(actuel centre d'accueil de la RATP).

Remerciements particuliers à Jean-Marc Bochand, un des fondateurs de l'association
AHPC, pour ses recherches concernant le comte et sa famille,
et à Christian Depuille, ancien directeur des haras nationaux, pour ses éclairages
concernant le cheval et les ouvrages hippologiques du comte.

La collection « Les notices historiques clairoisiennes »

<i>N°</i>	<i>Titre</i>	<i>Année</i>
01	L'école communale en 1858 : l'exemple de Clairoix (Oise)	2008
02	La filature de soie de Clairoix (Oise)	2009
03	Les vignes à Clairoix (Oise) et dans les environs	2010
04	Le Clos de l'Aronde, mairie de Clairoix (Oise)	2011
05	Clairoix (Oise) en 1926	2012
06	Le comte Aimery de Comminges et Clairoix (Oise)	2013

Introduction

Le comte Aimery de Comminges a été maire de Clairoux de 1904 à 1919. Il était aussi un spécialiste du cheval et un écrivain...

Cette brochure présente rapidement sa famille, les grandes lignes de sa vie et de son œuvre, ainsi que sa belle propriété clairoisienne, qui est actuellement un centre d'accueil géré par le comité d'entreprise de la RATP (Régie autonome des transports parisiens).

On comprendra cependant qu'il reste encore beaucoup à découvrir sur cet homme éclectique...

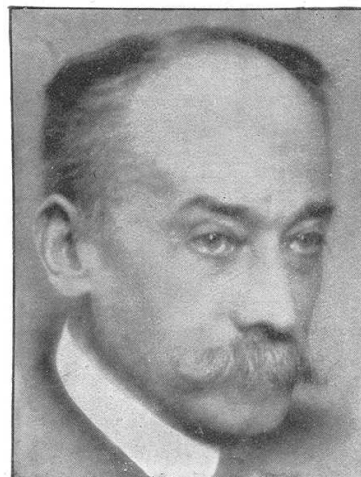
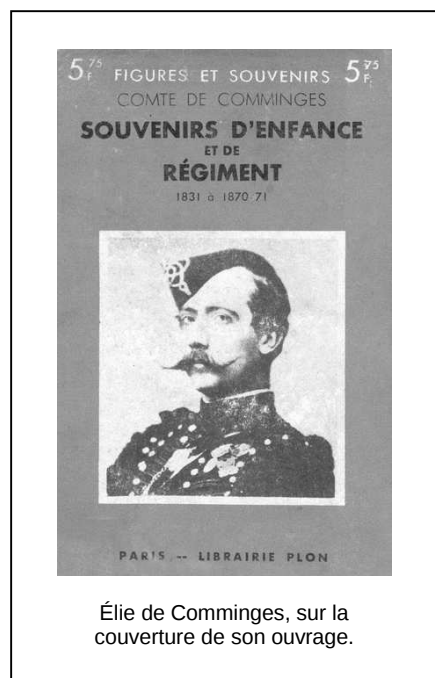


Photo G.-L. Mammel folios.

Un portrait d'Aimery de Comminges
(document de la librairie Plon ; 1930).

Une famille de nobles

Marie Aimery de Comminges, né à Toulouse le 25 avril 1862, et mort à Paris le 18 novembre 1925, est issu d'une longue lignée de suzerains qui ont administré pendant environ cinq siècles l'ancien comté de Comminges (situé dans la région de Saint-Gaudens, au pied des Pyrénées centrales), avant que celui-ci soit rattaché à la couronne de France, en 1454. Depuis le XV^e siècle, les ascendants paternels d'Aimery, de la branche des seigneurs de Péguihan, sont barons de Saint-Lary ¹.



Élie de Comminges, sur la
couverture de son ouvrage.

On trouve quelques références aux comtes de Comminges dans la littérature : par exemple les *Mémoires du Comte de Comminge*, publiés en 1735 par M^{me} de Tencin (mère du savant d'Alembert, co-auteur de l'Encyclopédie), et qui ont inspiré *Les amans malheureux, ou le comte de Comminge*, un drame de François Thomas Marie de Baculard d'Arnaud (1764). Citons aussi *Le pré aux clercs*, un opéra-comique de Ferdinand Hérold (1832 ; d'après *Chronique du temps de Charles IX*, de Prosper Mérimée).

Le père d'Aimery, Bernard Marie Élie, baron, est né à Saint-Lary le 6 mars 1831 et mort à Paris le 20 juin 1894. Comme son père, c'est un militaire, dans la cavalerie. Il démissionne en avril 1861 : il est alors sous-lieutenant au régiment des guides de la garde impériale de Napoléon III. Lors de la guerre de 1870-1871, il reprend du service et commande le 2^{ème} bataillon de la garde mobile de Haute-Garonne ; dans la foulée, il est nommé chevalier de la Légion d'honneur le 22 août 1871.

¹ Il s'agit de Saint-Lary-Boujean, anciennement Saint-Lary-d'Aurignac, à 20 km au nord de Saint-Gaudens. À ne pas confondre avec le Saint-Lary situé dans le Gers, ou avec Saint-Lary-en-Couserans (Ariège), ou avec Saint-Lary-Soulan, commune (et station de ski) des Hautes-Pyrénées.

Dans son ouvrage intitulé *Souvenirs d'enfance et de régiment (1831 à 1870-71)* (Plon-Nourrit, Paris, 1890), on apprend qu'il a parfois séjourné en garnison à Compiègne, et qu'il a fréquenté le marquis de l'Aigle² (au château du Francport, sur la commune de Choisy-au-Bac) et son équipage de chasse. Les liens qu'il a alors tissés peuvent contribuer à expliquer l'installation à Clairoux de son fils Aimery.

Élie a un frère, Louis Fernand (1835 - 1905), vicomte, également chef de bataillon de la garde mobile de Haute-Garonne au moment de sa démission (en 1859), et nommé chevalier de la Légion d'honneur le même jour que son aîné... Fernand a aussi publié des ouvrages, notamment *Sept mois de campagne par le 3^e bataillon des mobiles de la Haute-Garonne* (Édouard Privat, Toulouse, 1871) et *Manuel pratique du cultivateur de la Haute-Garonne* (A.Loubens et A.Trinchant, Toulouse, 1895).

Une sœur d'Élie et de Fernand se prénomme Blanche, mais nous ne savons pas si elle a un lien avec la Blanche de Comminges du célèbre roman de Dostoïevski intitulé *Le joueur* (paru en 1867)...

Le 14 mai 1861, à Paris, Élie épouse Mathilde Félicie de Borch, comtesse, fille d'un chambellan de l'empereur de Russie... Née le 19 juin 1840, elle décède le 30 août 1922, à Saint-Marcet.

C'est dans cette commune de Haute-Garonne, voisine de Saint-Lary-Boujean, que la famille a acquis ou fait construire un château (en 1875 ?). Cela explique d'ailleurs le fait qu'Aimery de Comminges ait choisi *Saint-Marcet* comme pseudonyme pour certains de ses romans (voir page 21).

Élie et Félicie ont deux filles : Marguerite (1864 - 1903) et Isabelle (née en 1874). Marguerite, mariée en 1888 à un capitaine de cuirassiers, Paul Rambourg, écrit (sous le pseudonyme de Jean Roanne) des nouvelles et des romans, dont *Marie de Garrison* (La Revue Blanche, Paris, 1900).

Quant à Isabelle, elle épouse, en 1892, le comte Maurice Pillet-Will (1870 - 1952), fils du comte et banquier Frédéric, et propriétaire du château d'Offémont³, situé en forêt de Compiègne, sur la commune de Saint-Crépin-



Félicie de Borch, la mère d'Aimery.



Le château familial de Saint-Marcet (Haute-Garonne).



Le jeune Aimery, peint en 1884 par sa sœur Marguerite.

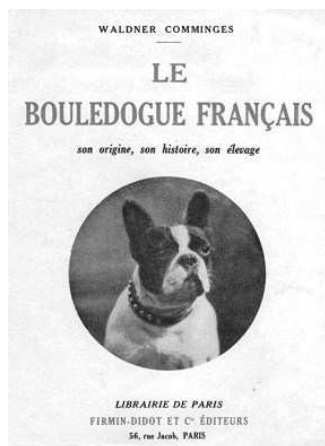
Document aimablement
transmis par le musée
municipal de Saint-Gaudens.

² Il s'agit soit de Louis Victor Arthur des Acres (1809 - 1893), marquis de l'Aigle, soit de son fils Robert Arthur Espérance (1843 - 1931), député de l'Oise de 1885 à 1893, et maire de Choisy-au-Bac de 1901 à 1919 (Aimery de Comminges, lui, fut maire de Clairoux de 1904 à 1919...).

³ Leurs descendants habitent encore ce château de nos jours.



Isabelle de Comminges,
la deuxième sœur d'Aimery.



Couverture d'un ouvrage
de la comtesse Nahida,
épouse d'Aimery.

aux-Bois, pas très loin de Clairoix... Elle a au moins trois enfants de son mari, qui se met à souffrir d'une maladie mentale, puis devient la maîtresse du baron Henry de Jouvenel des Ursins (1876 - 1935), journaliste et homme politique (sénateur, ministre, etc.), avec qui elle a un fils, Renaud de Jouvenel (1907 - 1982), écrivain et communiste. Puis, en 1912, Henry de Jouvenel se marie avec la célèbre écrivaine Colette. Isabelle, qui est donc la « rivale » de Colette, devient pourtant son amie ⁴. L'héroïne du roman de Colette intitulé *Julie de Carneilhan* (Fayard, Paris, 1941) pourrait être inspirée d'Isabelle, et le personnage Léon de Carneilhan pourrait être inspiré d'Aimery...

Le 23 juin 1886, à Paris, Aimery épouse Marie Nahida Paule de Waldner de Freundstein, née à Belfort le 25 août 1864, fille du comte Godefroy (1824 - 1879), général de brigade, officier de la Légion d'honneur, et d'Inès de Bourgoing (1839 - 1878). Nous savons peu de choses de Nahida, sinon qu'elle a notamment publié, en 1933, l'ouvrage *Le bouledogue français, son origine, son histoire, son élevage* (Firmin-Didot et C^{ie}, Paris).

Nahida et Aimery n'auront qu'un enfant, Élie Henry Bertrand, né le 8 mars 1901 à Paris (et décédé à Paris le 27 juin 1981), vicomte puis comte. Bertrand devient ingénieur de l'École centrale des arts et manufactures (dénommée École centrale de Paris depuis 1969), et se marie à Paris, le 2 juillet 1923, avec Mary Ellen van Rensselaer Thayer (1901 - 1981). De leur union naîtront six enfants.

Une demi-carrière militaire

En tant que militaire, Aimery de Comminges a effectué 19 ans de service actif dans la cavalerie, de 1880 à 1899 ⁵.

Il commence au 21^{ème} régiment de dragons (basé à Saint-Omer, dans le Pas-de-Calais), et devient sous-officier (maréchal des logis) en 1881. Réaffecté sur sa demande, en 1885, au 2^{ème} régiment de spahis, comme simple brigadier, il participe à la campagne sur le Haut-Niger, contre Samory Touré, un chef de guerre local. On retrouve ensuite Aimery en Indochine (au Tonkin), au 2^{ème} régiment de tirailleurs tonkinois puis au 3^{ème} régiment de spahis ; il est de nouveau promu maréchal des logis et devient notamment porte-fanion du général François Oscar de Négrier.

⁴ Cf. par exemple, dans *Cahiers Colette* n° 16 (1994), un entretien avec Arlette Louis-Dreyfus (épouse de Renaud, et fille de la 3^{ème} épouse d'Henry de Jouvenel).

⁵ Sa carrière a pu être reconstituée grâce à diverses sources, dont la notice qu'André Monteilhet lui consacre dans son ouvrage *Les maîtres de l'œuvre équestre* (Odège, Paris, 1979 ; réédition en 2009, augmentée d'un chapitre intitulé « Les Mémoires du cheval », Actes Sud, Paris).

Promu officier (sous-lieutenant), il rentre en France en mai 1886 (rappelons qu'il se marie environ un mois après), et est affecté au 10^{ème} régiment de chasseurs (basé à Libourne, en Gironde), puis (probablement en 1890) au 29^{ème} régiment de dragons (basé à Alençon, dans l'Orne). En 1893, il devient sous-instructeur d'équitation à Saumur (Maine-et-Loire), au sein de la célèbre école de cavalerie.

En juillet 1895, il est affecté au 14^{ème} régiment de hussards (basé à Alençon), mais est détaché comme officier d'ordonnance du général Émile Zurlinden, ministre de la guerre dans le gouvernement d'Alexandre Ribot ; il fréquente ainsi le milieu politique, ce qui l'aidera sans doute dans sa « deuxième vie », axée sur la politique.

En octobre de la même année, suite à la chute du gouvernement Ribot, il redevient officier de troupe au 5^{ème} régiment de dragons. Ce régiment s'installe à Compiègne... C'est peut-être à cette époque qu'Aimery envisage de s'installer à Clairoix (d'autant plus que sa sœur Isabelle est déjà dans la région).

En 1897, il est promu capitaine, et est affecté, semble-t-il, au 15^{ème} régiment de chasseurs (basé à Châlons-sur-Marne), mais détaché comme officier acheteur au « dépôt de remonte » de Mérignac, près de Bordeaux (les dépôts de remonte acquièrent des jeunes chevaux, qu'ils dressent ensuite avant de les affecter à des régiments), ce qui prouve sa bonne connaissance de tous les types de chevaux.

Suite à sa démission, en août 1899, il passe dans la cavalerie territoriale et devient officier de réserve, jusqu'en 1906.

La transition

Nous ne savons pas précisément pourquoi Aimery de Comminges, à 37 ans, a quitté l'armée ; peut-être voulait-il « se poser », fonder une famille (son fils naîtra effectivement deux ans après sa démission, quinze ans après son mariage), élever des chevaux ? Peut-être était-il un peu lassé de la vie et de l'ambiance militaires, ou contestait-il certaines orientations politiques de l'armée ?

On est alors en pleine affaire Dreyfus (mais nous ne connaissons pas la position d'A. de Comminges à ce propos), et « l'affaire des casseroles », une opération de fichage politique et religieux au sein de l'armée (étaient notamment visés les officiers « pas assez républicains », « antidreyfusards », « trop cléricaux »...) est sur le point d'éclater.

Pour mieux comprendre les idées du comte de Comminges, nous nous appuyons sur un roman, intitulé *Une demi-carrière*, qu'il fait paraître en 1902. Il raconte la vie de garnison d'un lieutenant de dragons, et nous faisons l'hypothèse que ce roman a un caractère autobiographique. D'ailleurs le personnage principal se nomme Hervé de Péguilhan, nom de la branche des nobles de Comminges dont est issu Aimery...

L'extrait suivant, par exemple, peut faire penser qu'Aimery était relativement critique vis-à-vis de la vie de régiment :

« Le régiment continuait à vivre sa vie de mécanique aux rouages multiples. De petits pignons inutiles tournaient et fonctionnaient en s'engrenant aux grands. Une quantité de ressorts de cette énorme machine travaillaient à vide, faisant entendre, aux intervalles réguliers d'un horaire fixe, un petit déclic. L'ensemble rappelait des chefs-d'œuvre de serrurerie des temps passés, aux pièces compliquées, où l'on admire le génie puéril et patient

de l'inventeur, mais qui de nos jours pourraient être remplacés par des engins modernes, infiniment plus simples et d'un rendement plus utile.

Tous les matins le colonel, au grand rapport, venait ausculter son régiment et constatait que tout, forces vives et forces perdues, fonctionnait normalement, selon les lois étroites d'un Règlement qu'il était chargé, bon gré malgré, de faire respecter. [...] »

Le roman se termine par la démission du personnage principal, et par une longue lettre d'explication, exprimant des opinions sur de nombreux sujets ; vers la fin, il aborde la raison « la plus grave » en faveur de sa démission :

« Stendhal fait dire à Lucien Loeuwen : "Faut-il que le malheureux officier qui attend l'époque de la guerre dans un régiment, donne sa démission au milieu des balles d'une émeute ?".

Eh bien ! C'est cela même ! Faire le métier d'agent de police ou de gendarme me répugne. Plus nous irons, quel que soit le gouvernement, plus nous serons gendarmes. Nous serons toujours la force armée, aveugle et obéissante. On a faussé, pour mieux se servir de nous, le sens même du mot sacré de discipline militaire.

Au lieu de démissionner pour être libres de nos actes, nous obéissons jusqu'à sacrifier, je ne dis pas des préférences, mais même les convictions les plus chères. Quel est l'officier qui, sur l'ordre de son colonel, ne sabrerait pas un prétendant à la tête d'une insurrection ou qui ne chargerait pas un jour d'émeute ?

Eh bien ! Je veux être libre de mes actes et de ma conscience.

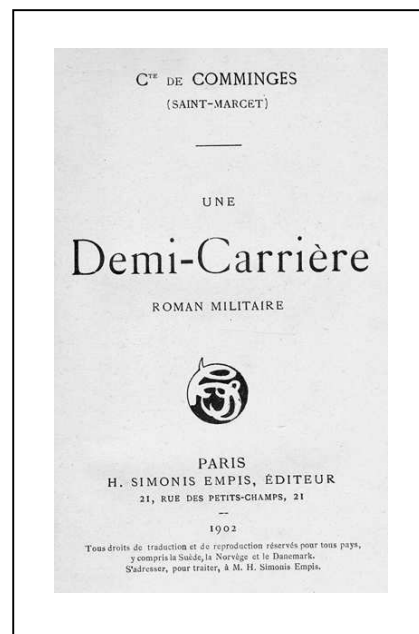
Tirer sur des Français, quels qu'ils soient, me répugne. Être insulté et haï parce qu'ils peuvent voir en moi un instrument de force publique, me répugne encore plus. Pour ces besognes, - si on les juge nécessaires - il y a des gendarmes... ou qu'on prenne des mercenaires à peau jaune ou noire... mais moi, j'aime mieux m'en aller, car je prévois le jour où les ambitieux qui nous gouvernent et leurs clients ayant acquis des biens voudront les défendre... et ils n'iront pas de main morte, je t'en réponds ! Si j'en juge à l'ardeur qu'ils mettent à les conquérir.

J'aime mieux travailler de toutes mes forces à supprimer la cause, plutôt que d'avoir à en châtier les effets.

Appelle-moi officier du vingtième siècle, tolstoïsant, rêveur, révolutionnaire, tout ce que tu voudras ! Moi, j'ai le sentiment de vivre mon époque, d'être, en quelque sorte, un officier de transition. Je ne m'en glorifie pas, je le constate seulement, car j'en souffre. Il ne faut jamais, vois-tu, violenter sa conscience.

À moins qu'une guerre n'éclate, si meurtrière qu'elle chamberde tout l'état social actuel et ses tendances, nous serons bien forcés de troquer nos bottes contre des sabots afin de défendre, à pied d'œuvre, nos foyers et nos institutions familiales, notre foi, notre génie et notre caractère nationaux, même notre pain et celui du peuple, contre l'ennemi du dedans. Ces biens-là sont plus menacés que nos frontières. Montrons-nous prévoyants.

Il faut que nous soyons, nous, fils de famille, conseillers municipaux ou généraux, maires⁶, députés et, tels que je prévois, ministres... Il faut que de passifs nous devenions des



⁶ Et effectivement, Aimery de Comminges le deviendra...

conservateurs actifs... des conservateurs, si j'ose m'exprimer ainsi, révolutionnaires... car il est nécessaire, il est de notre devoir de marcher dans le même sens que la démocratie, mais à sa tête ! ».

Cette notion de « conservateur révolutionnaire » paraît un tantinet originale de nos jours ! Mais elle semble bien s'appliquer à A. de Comminges, qui, plus généralement, peut être considéré comme un « esprit indépendant », souvent en avance sur son temps...

Pour revenir à l'auteur de la lettre du roman précité, il est éclairant de prendre connaissance de sa crainte du « système socialiste » (rappelons que nous sommes au début des années 1900) :

« Demain, nous "jouirons" du système socialiste. Nous n'y échapperons pas. Car si nous devons évoluer, au point où en sont les choses, nous n'aurons sans doute, ni Empereur ni Roi, mais bien des gouvernants socialistes. Le programme économique de ces illusionnistes est moins dangereux que leurs tendances morales. Ils ont un idéal très bas contraire à nos aspirations héréditaires. Ils s'emparent de l'idée démocratique et la déforment en l'atrophiant. Ils donnent le nom de liberté à la servitude et leurs revendications s'affirment aux cris de : "À bas la Patrie ! Le Drapeau au fumier !". Te rappelles-tu ? Aux grèves de O... les ouvriers criaient : "Vive la Prusse !" ».

Oui, derrière la digue du passé, de la tradition française du conservatisme, de la Patrie en un mot, le flot révolutionnaire monte, accru constamment aux sources prolétaires aujourd'hui, populaires demain.

Il n'y a pas, il faut que cette énorme masse s'écoule.

D'irréparables malheurs seront évités, si on parvient à canaliser ce trop-plein formidable. Quels doivent être les entrepreneurs de ce travail d'art politique ? Nous et point d'autres ; [...] des gens honnêtes, assez fortunés pour ne point désirer s'enrichir, assez désintéressés pour ne pas craindre de s'appauvrir, ayant de profondes racines dans leur pays, afin que les paysans les considèrent comme les fils de la même terre, redoutant les mêmes gelées et les mêmes orages, se réjouissant aux mêmes soleils... Estimés de tous, fussent-ils les adversaires politiques de quelques-uns, connaissant et soulageant les misères proches, joignant leur effort à la somme des forces employées pour la prospérité de leur province... Ce sont là des qualités de propriétaires terriens, bourgeois et gentilshommes, vivant chez eux et aimant la terre ; ils peuvent avoir de l'influence, ils peuvent être les bons ingénieurs qui travailleront au canal de dérivation des eaux révolutionnaires. »

Un peu plus loin, il revient notamment sur l'idée de « retour au pays » et en profite pour exprimer quelques idées sur l'armée, l'éducation, les paysans... :

« Le devoir a changé d'objet. Avant 1870, quels d'entre nous eussent été à l'armée ? Bien peu et c'était plutôt mal porté que d'être militaire. Après l'Année terrible, le sentiment patriotique, l'augmentation des effectifs, cette idée fausse que l'on avait de servir, sous l'uniforme, la France et non la République ont incité nos pères à faire de nous des soldats. Et quelle meilleure façon de servir un gouvernement que de ne pas le combattre et de concourir à relever son prestige ? Soyons tout-à-fait francs ; un sentiment plus personnel, plus égoïste dirigeait surtout nos pères : mettre un enfant de douze ans dans l'engrenage du collège, de Saint-Cyr, de l'armée... et cet enfant ne sortait plus, durant toute sa vie, de cet étau de discipline où s'uniformisent les personnalités latentes bonnes ou mauvaises. Pense donc : "quelle sécurité pour les parents !" Avoir un fils auquel la moindre bêtise est difficilement accessible ! Comme c'est facile d'élever un enfant dans ces conditions-là, en mettant sa propre responsabilité à couvert et aussi celle du jeune homme !

Ce sont nos pères qui nous ont empêchés de nous jeter dans la vie active et laborieuse d'agriculteur, d'ingénieur, d'industriel, de négociant, d'homme politique.

Nos pères sont morts, le château est déserté, le village ne nous connaît plus ; et, dans le canton, aux rares apparitions que nous y faisons, on nous appelle les "Parisiens", et les plus vieux eux-mêmes répondent avec méfiance à notre salut.

Qui nous a remplacés, comme influence et comme exemple ? Des entrepreneurs de charlatanisme social : un médecin sans pratiques, un vétérinaire sans clients, un notaire au bord de la banqueroute, un banquier au pied toujours levé, un avocat besogneux pour lesquels la politique n'est pas un devoir ou un enthousiasme, mais un gagne-pain.

Nous devons donc rentrer chez nous, y vivre, y être un exemple et un bienfait. Notre rôle, pour l'instant, sera malaisé à remplir car nous reviendrons de trop loin ; nous ne saurons plus le langage des paysans, nous ignorerons leurs âmes. Elles sont si difficiles à approcher. Les Paysans sont méfiants, n'ayant qu'une idée : ne pas dépenser ; qu'un but : épargner, et ils ne croient pas au désintéressement.

Ils ne sont pas, de prime abord, comme les ouvriers, accessibles à certaines idées générales et élevées... Il leur faut le temps de réfléchir ; ce qu'on obtient d'ouvriers en un jour, en une minute, on met des mois, des années plutôt à l'obtenir des paysans. Il faut être tout le temps parmi eux et, inlassablement, taper sur le même clou.

Si nous voulons être les régulateurs du mouvement social, les paysans surtout seront nos aides ; ils le seront quand nous les aurons éclairés sur leurs véritables intérêts qui sont ceux de la nation entière. »

Notons que la lettre dont sont issus ces extraits est signée « Ton ami, Hervé de Péguilhan, candidat aux élections municipales de Saint-Lizier⁷ ». En 1904, Aimery se présente aux élections municipales de Clairoix...

Trois mandats et une guerre à Clairoix

C'est en 1901, semble-t-il, qu'Aimery s'installe à Clairoix, dans la propriété qu'il vient d'acquérir (voir page 25).

Nous ne savons pas bien ce qui a poussé cet aristocrate, dont la famille est établie depuis des siècles dans le sud de la France, à choisir de vivre dans l'Oise : sans doute la proximité de Paris, où il a dû tisser des liens politiques, et où se trouvent peut-être les proches de son épouse... ; mais aussi, vraisemblablement, l'attrait d'une région où le cheval est très présent... En tous cas, peut-être avec l'aide de sa sœur Isabelle (mariée depuis peu avec un notable local, Maurice Pillet-Will) ou des relations qu'avait nouées son père (voir page 4), il a su trouver à Clairoix une propriété à la hauteur de son standing, où il pouvait élever des chevaux, et suffisamment proche de forêts propices aux promenades ou aux chasses à courre...

D'après les recensements officiels, en 1901, il vit avec sa femme, leur bébé, et trois domestiques (dont deux avec leur femme, soit en tout huit personnes dans la propriété). En 1906 et 1911, il héberge aussi sa jeune nièce Paule Élie Rambourg et sa belle-mère la comtesse Inès de Waldner ; en 1906, il y a aussi une institutrice de nationalité allemande, un jardinier, un aide-jardinier, un cocher, une cuisinière, un valet de chambre, trois femmes de chambre, et une bonne d'enfant ; en 1911, on recense une gouvernante-institutrice de

⁷ Il existe une commune de ce nom en Ariège, à environ 50 km de Saint-Gaudens.

nationalité autrichienne, un jardinier, un cocher, une cuisinière, deux valets de chambre, deux femmes de chambre, et deux bonnes (dont une de nationalité anglaise)...⁸.

Au moment des élections municipales, en 1904, le maire de Clairoix, Lucien Bienaimé, « règne » sans interruption depuis 1870 ! Peut-être a-t-il décidé de ne pas continuer, peut-être était-il contesté... Toujours est-il que le conseil municipal est assez peu renouvelé (9 sortants sur 12 sont réélus), mais qu'Aimery de Comminges, pourtant nouveau dans le village, est élu maire au 1^{er} tour. Son adjoint⁹ est Émile Déchasse (qui est déjà adjoint depuis 1892). Aimery est réélu en 1908 (avec 4 nouveaux conseillers) et en 1912 (avec également 4 nouveaux conseillers). Par contre, en 1919, le conseil municipal est renouvelé aux trois-quarts, Aimery n'en fait plus partie (a-t-il été désavoué, ou en avait-il assez ?), et Alfred Bédiez devient le nouveau maire.

Le comte de Comminges tenait, semble-t-il, à préserver le caractère rural de Clairoix. C'est pourquoi il aurait refusé l'installation du gaz dans la commune, et aurait été réticent vis-à-vis de la construction d'une gare... Par contre il a, par exemple, soutenu la compagnie d'arc de Clairoix et en fut le connétable pendant plusieurs années (ce titre honorifique est attribué à ceux qui œuvrent pour la santé financière de l'association).

Sa gestion de la commune était rigoureuse ; selon la note de renseignements produite (en 1923) par le ministère de l'Intérieur à l'appui de sa nomination au titre de la Légion d'honneur, « administrateur dévoué, [il] s'est toujours occupé des intérêts de la commune de Clairoix avec une activité digne des plus grands éloges et a rendu les plus grands services à ses administrés ».



La signature du maire
et le cachet d'alors (1904).

Pour la petite histoire (et pour mentionner quelques sujets de préoccupation de cette époque), évoquons quelques arrêtés municipaux qu'il a pris :

- 3 novembre 1904 : les robinets des fontaines publiques ne doivent jamais être tournés de plus d'un quart de tour (les enfants « dépassent continuellement cette mesure et faussent ainsi le mécanisme »)...
- 18 avril 1907 : il est interdit aux débitants de boissons d'employer « des femmes et des filles âgées de moins de 40 ans si elles sont étrangères à la commune, ou âgées de moins de 20 ans si elles sont de la commune », et « d'admettre toutes autres femmes ou filles pour attirer les consommateurs »...
- 1^{er} mai 1907 : les logeurs ne doivent pas louer des chambres aux « filles de mauvaise vie », sauf autorisation spéciale de l'autorité municipale...
- 4 novembre 1907 : les cafés, cabarets ou débits de boisson ne peuvent pas être établis à moins de 200 m de l'église, des écoles primaires, de la garderie, et du cimetière...
- 20 juillet 1911 : limitation à 12 km / h de la vitesse des voitures « de toutes catégories » dans les rues de Clairoix...

⁸ Les recensements sont alors effectués tous les cinq ans ; en 1916, il n'y en a pas eu, et en 1921, la famille a quitté Clairoix.

⁹ À cette époque (et jusqu'en 1945), il n'y a qu'un adjoint au maire à Clairoix.

- 3 août 1914 : les cafés, cabarets et débits de vins doivent fermer de 20 h à 5 h, pour « supprimer toutes occasions d'ivrognerie ou même de réjouissances, vu les circonstances présentes » (la guerre vient juste d'être déclarée)...
- 19 octobre 1914 : la première fournée de pain est réservée aux habitants de Clairoix (car des « clients riches venus des villages environnants » enlèvent les fournées du matin « dans des sacs et des brouettes parfois »)...
- 23 juin 1915 : interdiction de « gaspiller l'eau des bornes fontaines, soit en s'en servant pour faire boire les chevaux au seau et au baquet, soit pour faire la lessive sous le robinet, soit encore en calant le robinet de façon à en assurer le débit ininterrompu »...
- 1^{er} avril 1916 : règlementation de la prostitution à Clairoix (et notamment de l'inscription comme « filles soumises », sur un registre tenu par le service de police de la mairie, des femmes et filles publiques de plus de 16 ans)...
- 15 janvier 1919 : interdiction de circulation des chiens non tenus en laisse (ceux divaguant sans collier étant abattus)...

Lors de la guerre de 1914-1818, le village de Clairoix a été relativement épargné ; cependant, selon le dossier de sa Légion d'honneur, Aimery de Comminges « a donné en maintes circonstances, l'exemple d'un rare courage civique. Demeuré à son poste au moment de l'invasion, a, par son attitude énergique, réussi à préserver sa commune du pillage par les soldats et a été de ce fait l'objet d'une citation à l'ordre du Corps d'Armée ». On apprend aussi qu'il a dirigé, après l'armistice, une permanence de secours aux régions libérées, dont le centre et les magasins étaient établis chez lui.

En 1919, il est décoré de la croix de guerre (étoile en vermeil), avec la citation suivante ¹⁰ : « A exercé ses fonctions avec une indomptable énergie, en 1914, au moment de l'invasion. Par la fermeté de son attitude, en face des menaces des autorités militaires allemandes, a préservé ses administrés du pillage et des vexations de l'ennemi. Pendant toute la durée de la guerre, a déployé un zèle qui ne s'est jamais ralenti, pour assurer le cantonnement et le bien-être des troupes de passage. En juin 1918, au moment de l'attaque des Allemands sur Compiègne, a apporté à la population toute entière un puissant réconfort moral, par son calme, son énergie, la sérénité de son courage. A quitté son village le dernier, alors que celui-ci était soumis depuis plusieurs jours à un bombardement violent d'obus de tous calibres, et après en avoir reçu l'ordre de l'autorité militaire ».

A. de Comminges et J. P. Pinchon

Joseph Porphyre Pinchon (1871 - 1953), le dessinateur de la célèbre Bécassine et de plusieurs autres personnages de bande dessinée, peintre, illustrateur de journaux pour enfants et d'ouvrages variés, a souvent séjourné à Clairoix (au Clos de l'Aronde, l'actuelle mairie ¹¹) dans les années 1900 à 1914.

Comme par ailleurs c'était un passionné de cheval, il n'est pas étonnant qu'il ait rencontré Aimery de Comminges, voire sympathisé avec lui.

¹⁰ Source : article de la Gazette de l'Oise du 29 octobre 1919.

¹¹ Voir *Le Clos de l'Aronde, mairie de Clairoix (Oise)*, brochure n° 4 de la collection *Les notices historiques clairoisiennes*, 2011.



Le portrait du comte de Comminges effectué par J. P. Pinchon vers 1903.

Il pose au lieu-dit « Les 4 tilleuls », au-dessus de sa propriété (on reconnaît, en bas à gauche, l'église de Clairoux).

Ce grand tableau (en couleurs), d'environ 3 m sur 2,5 m, se trouve actuellement à l'intérieur de la mairie de Saint-Marcet (Haute-Garonne).

J. P. Pinchon a notamment peint un portrait d'A. de Comminges (voir ci-dessus).

Mentionnons aussi un numéro du *Figaro illustré* (n° 232, daté du 1^{er} juin 1909), consacré essentiellement à un article d'A. de Comminges (intitulé *Le cheval en France et en Angleterre*), dont la couverture (voir page suivante) reproduit un tableau de Pinchon, ce qui n'est sûrement pas une coïncidence.

Une aquarelle de J. P. Pinchon représente le comte Pillet-Will, mari de la sœur cadette d'Aimery... ; une autre montre M. de Lesterps¹², capitaine de cuirassiers et vieux camarade d'Aimery...

On dit aussi que le personnage de Madame de Grand-Air, présent dans de nombreux albums de Bécassine, serait inspiré de la comtesse Nahida de Comminges...

Terminons cette partie par un extrait du livre *Une demi-carrière*, déjà cité, décrivant la propriété de Hervé de Péguilhan (celle de Clairoux ?), et qui cite Pinchon : « À droite, les écuries : quatre boxes, en brique et bois naturel, simples et spacieuses. Plus loin, une minuscule sellerie. Sur ses parois, des gravures anglaises en couleur du *Harper's-magazine*, des Arthur Lorraine, des Cécil Aldin, quelques Nicholson et deux ou trois Pinchon. Il [Hervé de P.] avait longtemps cherché la gravure sport moderne de l'école française. Les rares artistes qui connaissent le cheval ne gravent pas volontiers leurs œuvres, Pinchon excepté. Nous n'avons pas, en France, l'amour du cheval dans le sang comme les Anglais qui, naturellement, dessinent le joli cheval, comme nos couturiers taillent les robes élégantes ».

¹² Il s'agit peut-être de Robert de Lesterps de Beauvais (1864 - 1938).



Couverture du *Figaro illustré*
du 1^{er} juin 1909
(normalement en couleurs).

Le cadre en haut de page annonce
l'article d'A. de Comminges
(*Le cheval en France et en Angleterre*).

Le tableau reproduit,
un portrait de M^{lle}
Catherine Fonteney,
a été peint par J. P. Pinchon
et se trouve actuellement
au musée-bibliothèque
de Saint-Calais (Sarthe).

Une fin de vie parisienne

Aimery de Comminges quitte Clairoix vers 1920 (il a alors 58 ans) et s'installe définitivement à Paris.

Il n'abandonne pas pour autant ses activités politiques, puisqu'il devient notamment secrétaire général de « l'Union civique ».

Nous avons retrouvé un article intitulé *L'Union Civique française*, paru dans *Mercure de France* n° 570 (15 mars 1922), et signé Saint-Marcet (pseudonyme de notre comte). Cette association de citoyens a pour objet « d'assurer, en cas de grève révolutionnaire, la marche des Services d'intérêt public, la protection et la liberté du travail » (selon son premier « manifeste », daté du 5 avril 1920). En effet, en 1920¹³, une série de grèves secoue la France, fomentées (selon l'auteur) par des « Révolutionnaires inspirés par l'exemple, les excitations, l'or de l'Internationale moscovite » ; ceux-ci ont cependant « mésestimé la valeur d'organisation et de résistance de la bourgeoisie, grande, moyenne ou petite, et de la partie saine de la classe ouvrière »...

Cela dit, toujours selon l'auteur, l'Union civique n'est pas une organisation patronale, et « se refuse, en principe et en fait, à intervenir dans toute grève purement professionnelle et économique », « s'interdit toute ingérence dans la politique dite de parti », mais lutte contre l'interruption des services (municipaux ou nationaux) indispensables à la vie de la nation. L'Union civique intervient par exemple, en mai 1920, dans les grèves des transports en commun, des usines du gaz et de l'électricité, des chemins de fer... ; les grévistes sont remplacés par des volontaires de toutes origines.

¹³ Année de la création du PCF (Parti communiste français).

Après celle de Lyon, créée en 1919, plusieurs Unions civiques voient le jour en 1920 (Paris, Dijon, Bordeaux, Le Havre...), et en juillet, une confédération nationale est fondée ; son président, Maurice Balfourier (ce général, né en 1852 et mort en 1933, a donné son nom à une rue de Paris), est aussi président de l'Union civique de Paris.

C'est justement le général Balfourier qui parraine le comte de Comminges pour la Légion d'honneur : celui-ci est nommé chevalier par décret du 1^{er} septembre 1923, sur rapport du ministre de l'Intérieur.

Le dossier nous apprend en particulier qu'Aimery est alors membre de la Société des gens de lettres, et de la Société des journalistes parisiens...



Une réunion de l'Union civique de Paris (rue Solférino) en 1923.

Le personnage debout au 1^{er} plan est probablement le secrétaire général, Aimery de Comminges.

Photo conservée à la Bibliothèque nationale de France.

L'homme de cheval

Aimery de Comminges fut immergé dès son enfance dans l'univers du cheval, par tradition familiale, par goût personnel, et aussi par nécessité pour se déplacer.

Son père Élie était un officier de cavalerie qui avait, très jeune, pratiqué l'équitation. Dans son ouvrage déjà cité (*Souvenirs d'enfance et de régiment*), il dit avoir eu son premier cheval (en fait un poney) vers six ou sept ans, et il raconte par exemple à propos de son père : « à chaque instant, soit à cheval, soit en tilbury, il partait faire quelque visite dans les environs ; presque toujours, il m'emmenait et nous partions, juchés sur deux carcans... ».

Élie achète sa monture de la campagne de 1870-71 à son ami (et, comme lui, ancien guide de la garde impériale) le vicomte Henri de Chézelles, membre du célèbre équipage de vènerie « Picard Piqu'hardi », auteur de l'ouvrage *L'homme de cheval, soldat ou veneur*¹⁴.

Cavalier, veneur, Élie de Comminges a ainsi transmis à son fils l'éducation qu'il avait lui-même reçue. Le fils raconte¹⁵ : « je connais bien des garçons, grands et petits, dont les meilleurs amis sont, à la maison, les cochers et les palefreniers ; pour ma part, il me souvient d'avoir passé le plus clair de mes récréations au fond d'une cour d'écurie où il m'était pourtant formellement défendu d'aller m'amuser »...

Aimery devient rapidement un bon connaisseur du cheval. « Quand j'étais jeune homme et que j'allais dans la Haute-Garonne en vacances ou en congés, je trouvais parfaitement pour 500 ou 800 francs un ravissant et excellent cheval qui, à Paris ou dans toute

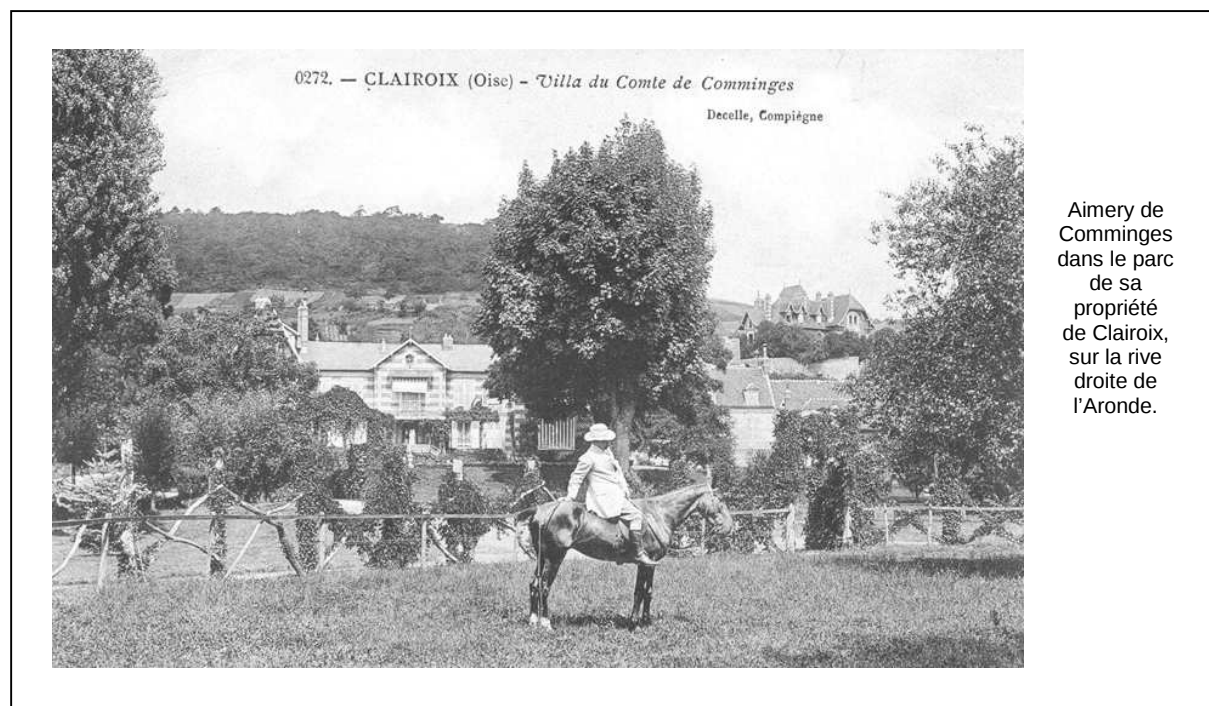
¹⁴ Éditions Hachette, 1893. Un veneur est un pratiquant de la chasse à courre.

¹⁵ Dans son ouvrage *Stendhal, homme de cheval*. On trouvera plus loin la liste des ouvrages écrits par A. de Comminges.

autre région, en eût certainement valu le double ou le triple ». Il faut savoir qu'il a la chance de naître et grandir dans l'une des rares régions (autour de Tarbes et Saint-Gaudens) où, à l'époque, on élève des chevaux comme il les aime et dont il dit : « voilà ce qu'on peut appeler des chevaux de selle ; ils sont robustes et "vibrants", comme on dit dans le pays »¹⁶.

Il participe probablement aux « drags » de Pau, créés par les Anglais en villégiature en 1840 : on trace un parcours en terrain varié en traînant une peau de renard, on lâche les chiens sur la voie, et tous les cavaliers suivent au galop, franchissant haies, talus, fossés, murs de pierres, ruisseaux... C'est du vrai sport, mais aussi, pour le cavalier, une très bonne école pour perfectionner son équitation, une opportunité pour parfaire son jugement sur les qualités des chevaux de selle.

On peut penser qu'Aimery néglige ses études, comme son père, et que celui-ci le pousse à rentrer dans l'armée¹⁷. À 18 ans, il intègre un régiment de dragons ; mais si ceux-ci se déplacent à cheval, ils combattent à pied, d'où d'interminables exercices (les « classes à pied »)... Cela explique peut-être qu'il abandonne, cinq ans plus tard, son grade de sous-officier pour rejoindre les spahis qui, eux, combattent à cheval, et, en outre, participent à des opérations en outre-mer.



Aimery de Comminges est un « homme de cheval » tel que le définit H. de Chézelles : « celui qui monte, connaît le modèle, sait soigner, mettre en condition, a le sentiment du cheval... ». Contrairement à la plupart des officiers de cavalerie, il n'est pas passé par l'école de Saumur (où il enseignera cependant durant deux ans, ce qui atteste de sa parfaite pratique de l'équitation) ; ses connaissances, pragmatiques, n'en sont pas moins étendues, et il semble porter sur ses collègues un jugement sévère : « Au fond, le seul Français qui monte à cheval, l'officier, s'il a de réelles aptitudes pour l'équitation, possède

¹⁶ Les deux citations de ce paragraphe sont extraites de son ouvrage *Le cheval de selle en France*.

¹⁷ Voir aussi, en pages 8 et 9 de la présente brochure, ce qu'Aimery fait dire sur « nos pères » au personnage principal de son roman à caractère bibliographique *Une demi-carrière*.

peu le sentiment du cheval. [...] À 35 ans il ne monte que pour la manœuvre. S'intéresse-t-il à l'élevage, à l'hygiène, au moral de sa monture, car un vrai cavalier fait sans le savoir de la psycho-zoologie... »¹⁸.

Cet autre extrait du livre *Une demi-carrière* reflète probablement quelques-unes des idées de l'auteur sur la question : « Il n'y a pas plusieurs bons modèles pour un emploi déterminé, pour le cheval de selle... il y a des races différentes. Chacune a une figure, une physionomie générale différentes. Mais les points de beauté qui sont les points de force, pas autre chose, sont les mêmes. Mais les proportions, l'harmonie des proportions, mais les points de compensation pour les parties dysharmoniques, sont les mêmes pour toutes les races de selle ! C'est comme pour les hommes. La vraie beauté, c'est la beauté utile... [...] Toutes les beautés plastiques sont mathématiques et constantes... [...] Il y a des milliers et des milliers de peintres, des milliers de barbouilleurs, veux-je dire, et une centaine de vrais peintres... Mais quel est le barbouilleur qui ne se croit pas un artiste ? Il en est de même des gens qui montent à cheval et de ceux qui ne montent pas et s'en occupent tout de même. Ils se croient maîtres ! ».

Le premier grand ouvrage hippologique du comte de Comminges, *Le Cheval, soins pratiques*, devient un véritable succès de librairie. Certes, l'auteur ne cache pas qu'il a consulté de nombreux livres sur la question ; mais il éclaire son propos par sa propre expérience et, comme le souligne André Monteilhet¹⁹, il « donne une nuée de conseils qui sont aussi précieux aujourd'hui qu'à la fin du siècle dernier ».

Le second livre, *Dressage et menage*, est consacré à l'attelage. Entre autres propos, il y suggère des « trucs », comme par exemple : « Pour tromper le cheval qui tire, vous décrochez la gourmette d'un côté, vous la passez autour de la muserolle et vous la raccrochez un peu serrée. De cette façon, elle porte sur une partie vierge, empêche le mors de jouer aussi et rend le cheval plus souple. Je connais des gentlemen de toutes nations qui me disent que mes chevaux sont agréables à conduire et qu'ils sont bien embouchés, car j'ai souvent des chevaux coquins, ayant de mauvaises bouches ; mais je les ajuste de telle sorte que les dames peuvent les conduire ».

Contrairement à nombre de ses contemporains cavaliers, il évitera d'écrire un traité d'équitation, mais mettra tout son humour (et il en a beaucoup) dans le petit livre *L'équitation des gens pressés*. Il donne le ton dans la préface : « Si les traités ne manquent pas qui vous prennent le jeune cheval à ses débuts, quels sont ceux qui envisagent le cheval raté sur plusieurs points et dont il faut néanmoins se servir ? ». Plus loin : « Vous venez d'acheter un cheval de belle silhouette, avec du corsage, un dos à porter 150 kilos [...]. Voici un champ pour essayer la vitesse au galop. Vous vous rendez alors compte qu'à cette allure le cheval fait ce qu'il veut. Sur les épaules, le nez aux sabots, il suit, comme direction, sa seule fantaisie et s'arrête à sa volonté. Si vous réussissez à lui relever la tête il ouvre une gueule comme un brochet, s'affole... Vous rendez tout²⁰ et vous avez raison ».

Le domaine de prédilection du comte de Comminges, celui dans lequel sa compétence est la plus affirmée, est celui des races de chevaux, de leur choix, de leur usage, et de l'orientation de leur élevage. A. Monteilhet note l'intérêt de l'œuvre de cet

¹⁸ *Une demi-carrière*, opus cité.

¹⁹ Dans *Les maîtres de l'œuvre équestre* (Odèg, Paris, 1979).

²⁰ Au sens de « vous relâchez tout ».

auteur qui, entre autres choses, « fait le point sur l'état de l'élevage non seulement dans toutes les provinces de son pays, mais également dans les grandes aires des pays producteurs les plus réputés : Angleterre, Irlande, Autriche-Hongrie, Allemagne, Italie, Russie, Indes, Afrique du Nord ». De fait, A. de Comminges a vu, évalué et comparé d'innombrables sujets, en a choisi et acquis beaucoup (ce fut sa fonction au dépôt de remonte de Mérignac, où il achetait pour l'armée), et en a monté un grand nombre.

Ses connaissances l'amènent également à s'engager dans le débat qui, dans le monde hippique de la fin du XIX^e siècle, oppose deux clans : les uns prônent l'amélioration du cheval de selle par croisement avec le trotteur, les autres préconisent l'utilisation du pur-sang anglais, seul à pouvoir conférer l'aptitude à galoper en équilibre. A. de Comminges est partisan de la seconde voie. À cette époque, l'armée française, qui n'a pas pu réquisitionner suffisamment de chevaux pour la guerre de 1870, a besoin de chevaux de selle « aptes à galoper » (contrairement aux trotteurs ou chevaux de carrosse) ; mais les éleveurs « du nord » (de trotteurs anglo-normands, en particulier) poussent les autorités, notamment politiques, à adopter la première voie. En outre, l'armée offre des prix insuffisants, alors que les chevaux destinés à l'attelage se vendent mieux et plus cher.

Dans *Les races de chevaux de selle en France*, « L'auteur "essaye de prouver que le hunter (demi-sang galopeur sous du poids) existe en France à l'état latent, le Midi fournissant déjà d'excellents poids moyens". À l'en croire, dans la France de Félix Faure, ministre de l'Agriculture, et de Méline, on n'achetait pas de chevaux de selle parce qu'on n'en produisait pas et l'on n'en produisait pas parce qu'on n'en achetait pas, s'agissant du "poids lourd de chasse". En Irlande et en Angleterre seulement on trouvait le cheval "ayant l'ossature du Madeleine-Bastille et la distinction, l'adresse, la vitesse d'un pur-sang". L'auteur, qui s'y connaît déjà passablement, s'est fort documenté auprès de nombreux et obligeants spécialistes de toute la France. En dix-sept chapitres, il passe en revue les modèles et les régions d'élevage, pointant, au passage, les "bourbaki", bons morvandiaux des anciens équipages de loup et du curé de Chapaize, décimés en 1871 lors du calvaire de l'armée de l'Est dans le Jura ; les carrossiers vendéens et leur école de dressage de Rochefort ; l'excellence des limousins ; les foires françaises, anglaises et irlandaises (Dublin, Cork, Limerick, Galway) ; et, bien entendu, les régions des grands élevages d'élite : Normandie, Charolais, Poitou-Saintonge, Limousin, Sud-Ouest »²¹.

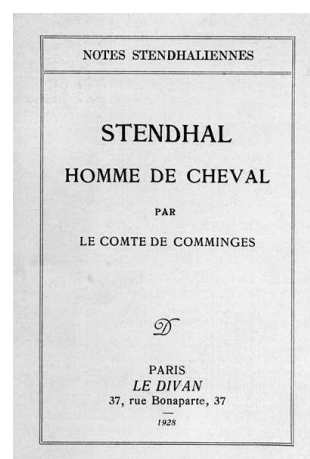
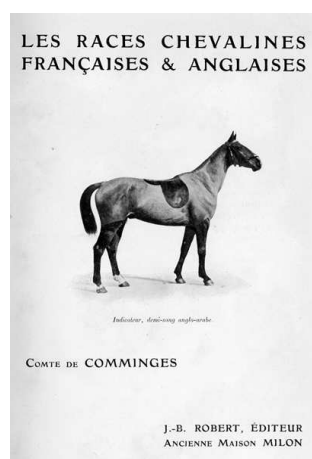
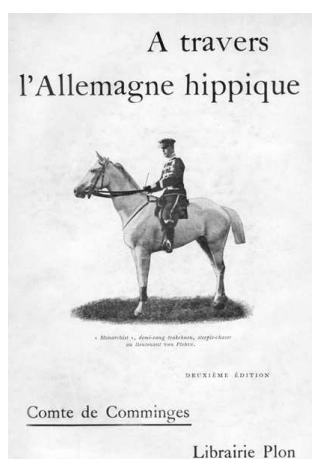
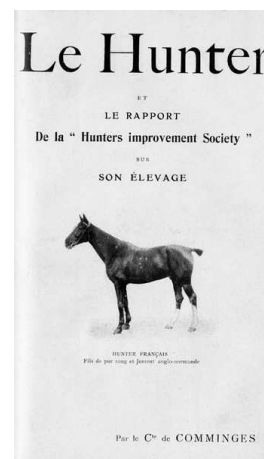
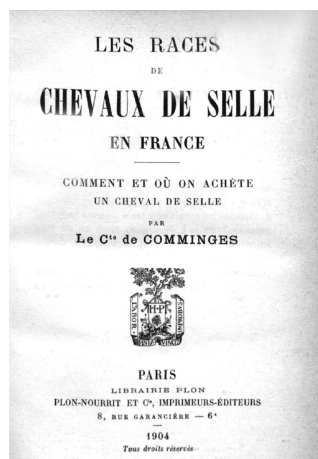
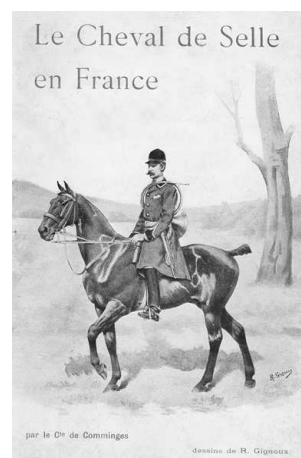
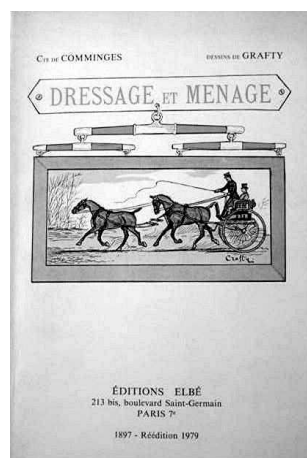
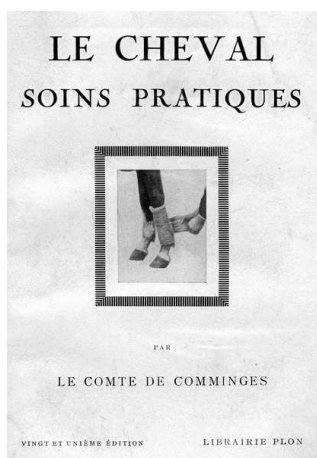
Si son goût personnel, en tant qu'officier de cavalerie, veneur et « sportsman » (selon l'expression usitée à l'époque), lui font préférer les chevaux « près du sang » (entendons « issus de pur-sang »), Aimery n'est pas obnubilé par une race. Au contraire, il dit à propos de la conformation des chevaux²² : « On s'imagine à tort que l'appréciation du bon modèle d'un cheval peut être livrée au goût personnel de chacun. J'ose affirmer qu'il n'existe qu'un type : le bon. Toutefois, ce modèle du cheval peut et doit varier dans ses particularités selon l'emploi auquel il est destiné. Il faut donc dire : "j'aime à monter un cheval d'omnibus, ou je préfère la ficelle du Cosaque. J'aime un hunter pouvant galoper sous mon poids lourd, ou un pur-sang capable de me gagner quelques "militarys"²³. Je ne veux qu'un cheval qui marche très vite le trot sans secouer ma bedaine, ou bien un superbe carrossier pour parader dessus, dans ma grande tenue de général" ».

²¹ A. Monteilhet, opus cité.

²² Dans *Le cheval de selle en France*.

²³ Les militarys (ou « concours du cheval de guerre ») étaient des épreuves, ancêtres des concours complets d'équitation, qui comportaient un parcours d'obstacles fixes en terrain varié.

Ouvrages d'Aimery de Comminges sur le cheval



Dans le débat sur le demi-sang issu du pur-sang, A. de Comminges est aux côtés de son ami Maurice de Gasté, fondateur (en 1898) de la « Société d'encouragement à l'élevage du cheval de guerre français »²⁴. L'histoire leur donne bientôt raison : entre les deux guerres, les demi-sang charolais, dont il a vanté les qualités, sont les vedettes des concours hippiques. Ces charolais sont moins nombreux mais cependant plus performants que les normands encore imprégnés de sang trotteur.

Voici pour terminer la liste des ouvrages hippologiques d'A. de Comminges, dont certains font encore référence aujourd'hui²⁵ :

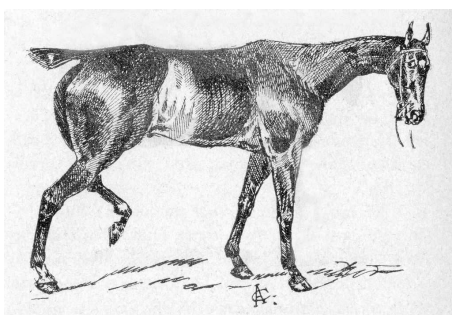
- ***Quelques notes sur l'entretien du cheval, sa nourriture, son pansage et les soins à donner en cas d'accidents ou de maladie*** (Oudin, Poitiers, 1890). Dessins de l'auteur. Préface d'un spécialiste, le marquis de Mauléon.
- ***Le cheval, soins pratiques*** (Legoupy, Paris, 1894). C'est une version très enrichie de l'ouvrage précédent, avec des dessins du lieutenant Drouhard (camarade de l'auteur, au 29^{ème} régiment de dragons). La 2^{ème} édition (1896), avec des illustrations de Raymond de la Nézière, est une version remaniée, amputée du chapitre sur l'attelage, les harnais et les voitures, qui fait l'objet de l'ouvrage *Dressage et menage*, paru l'année suivante. La 3^{ème} édition (1899) est parue chez Plon-Nourrit (Paris), et, depuis, la librairie Plon a imprimé de nombreux tirages (par exemple la 21^{ème} édition date de 1927). Cet ouvrage majeur a été réédité récemment (Lavauzelle, Panazol, en Haute-Vienne, 2008).
- ***Dressage et menage*** (E. Plon, Nourrit et C^{ie}, Paris, 1897). Dessins de Crafty (Victor Gêruzez). Réédité plusieurs fois chez Plon, et récemment (2008) chez Lavauzelle.
- ***Le cheval de selle en France*** (Adolphe Legoupy, Paris, 1898). Dessins de Robert Gignoux. Réédité récemment (2011) chez Nabu Press (édition numérique). On ne peut s'empêcher de penser, bien que la source documentaire et la représentation en couleurs fassent défaut, que le veneur figurant en couverture de cet ouvrage (voir l'illustration page précédente) soit le comte de Comminges, dans la tenue de l'équipage du marquis de l'Aigle (habit blanc gris bleuté, rehaussé de velours amarante et garni de galon).
- ***L'équitation des gens pressés (Chit-chat about the pigskin)*** (Paul Ollendorf, Paris, 1901). Dessins de E. Thélem. Réédité récemment (2008) chez Lavauzelle. Petit essai humoristique traduit, selon l'auteur, du manuscrit d'un ami anglais. Il existe une version en allemand, *Reitwinke für beschäftigte Leute* (Neumann-Neudamm, vers 1940 ?).
- ***Les races de chevaux de selle en France - comment et où on achète un cheval de selle*** (Plon-Nourrit, Paris, 1904). Nouvelle version, entièrement remaniée, de l'ouvrage *Le cheval de selle en France* paru en 1898.
- ***Le Hunter et le rapport de la « Hunters Improvement Society » sur son élevage*** (Plon-Nourrit, Paris, 1907). Petit ouvrage (64 pages) sur ce cheval de chasse (qui a donné son nom à une discipline équestre).

²⁴ En 1913 au moins, le comte de Comminges est membre du bureau (appelé alors « sous-comité ») de cette société. M. de Gasté est notamment l'auteur d'un ouvrage majeur intitulé *Le Modèle et les Allures* (Legoupy, Paris, 1903).

²⁵ On peut trouver quelques précisions sur ces ouvrages d'une part dans l'*Essai de bibliographie hippique*, du général Gabriel René Mennessier de la Lance (librairie Lucien Dorbon, Paris, 1915), d'autre part dans *Les maîtres de l'œuvre équestre*, d'André Monteilhet (Odébe, Paris, 1979).

- **À travers l'Allemagne hippique** (Plon-Nourrit, Paris, 1911). Réédité récemment (2010) chez Nabu Press. L'auteur, qui dans doute parlait allemand, a effectué deux voyages en Allemagne (en 1907 et 1910), et y a été, semble-t-il, bien reçu.
- **Les races chevalines françaises et anglaises** (J.-B. Robert, Saumur, 1913). Réédité récemment (2010) chez Nabu Press.
- **Stendhal, homme de cheval** (Le Divan, Paris, 1928). Cet opuscule, édité à titre posthume, avait paru sous la forme d'un article de *La Revue de Paris* du 1^{er} août 1906. L'auteur y commente certains passages hippiques de romans de Stendhal.

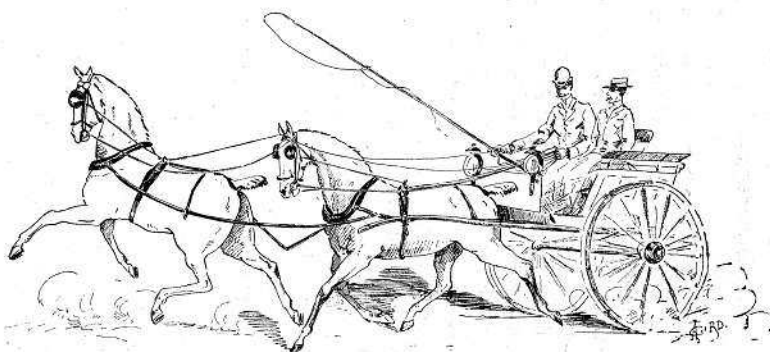
Et au moins deux ouvrages étaient en préparation avant le décès de l'auteur : *Les races chevalines austro-hongroises* et *L'équitation des enfants...*



Dessins illustrant l'ouvrage
Le cheval, soins pratiques.

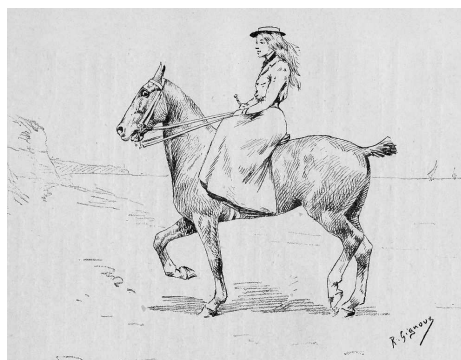
La signature  donne à penser
qu'ils sont l'œuvre d'Aimery de Comminges.

Le dessin ci-dessous est aussi signé R.D.
(l'illustrateur Drouhard).



Dessin de R. Gignoux illustrant l'ouvrage
Le cheval de selle en France.

Il représente peut-être
la comtesse Nahida de Comminges
et son poney...



Le romancier

En plus de ses ouvrages sur le cheval (voir pages précédentes), Aimery de Comminges a écrit, à partir de 1900, une douzaine de romans :

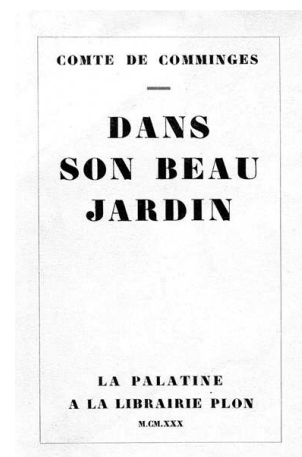
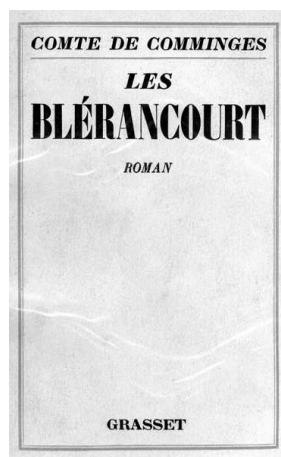
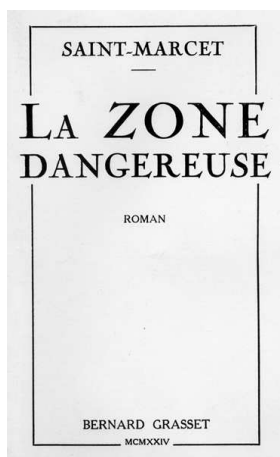
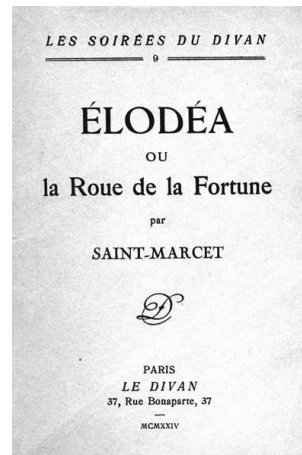
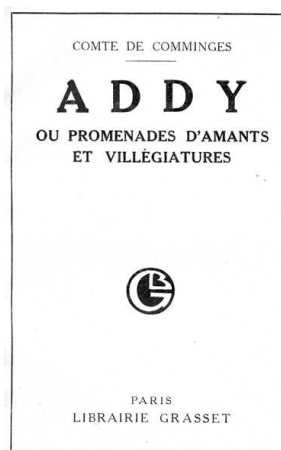
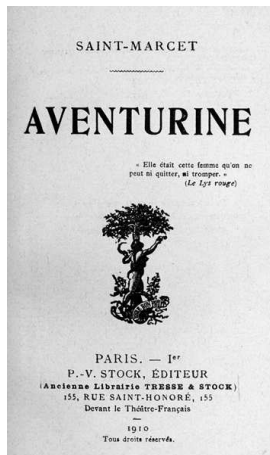
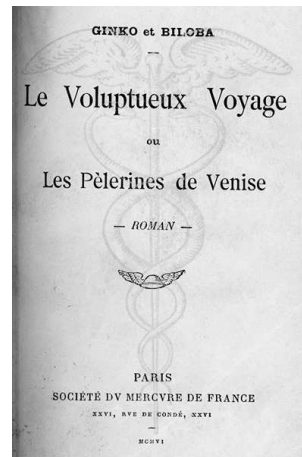
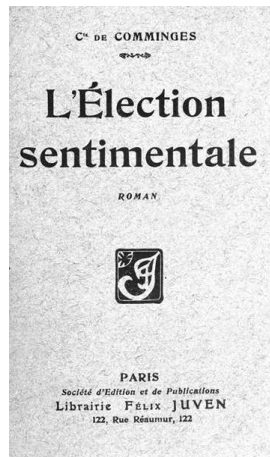
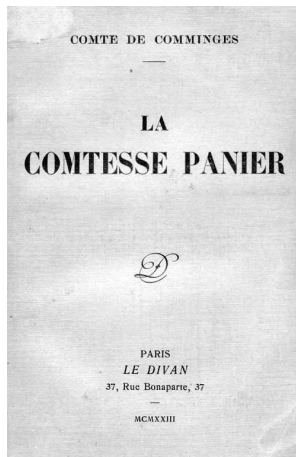
- ***Les aventures amoureuses de Jean de Saint-Lary*** (H. Simonis Empis, Paris, 1901). Sous le pseudonyme « Saint-Marcet ».
- ***Une demi-carrière*** (H. Simonis Empis, Paris, 1902). Avec l'indication « Saint-Marcet » en dessous du nom de l'auteur. Ouvrage couronné par l'Académie française. Ce roman raconte la vie militaire et amoureuse d'Hervé de Péguilhan, un lieutenant de dragons, en garnison dans la Beauce ; nous en avons cité quelques extraits (voir pages 6 à 9).
- ***La Comtesse Panier*** (H. Simonis Empis, Paris, 1903). Ce roman d'anticipation (avec un zeste de science-fiction) se déroule en 1920, à Compiègne²⁶. L'Empire est restauré... Un vicomte, lancier de l'impératrice, s'éprend d'une simple mercière, puis d'une jeune « comtesse ».
- ***L'élection sentimentale*** (librairie Félix Juven, Paris, 1904). Ouvrage dédié à sa sœur Marguerite, décédée précocement en 1903, à 39 ans. Roman à caractère politique (dans le Midi pyrénéen ; un marquis contre un radical...).
- ***Le voluptueux voyage ou les pèlerines de Venise*** (Mercure de France, Paris, 1906). Sous le pseudonyme « Ginko et Biloba »²⁷. Ce roman relate le séjour à Venise de deux amies, Avertie et Floche ; voir aussi, page 23, ce qu'en dit un critique littéraire.
- ***Aventurine*** (P.-V. Stock, Paris, 1910). Sous le pseudonyme « Saint-Marcet ». Encore un roman d'amour (de l'Italie à New-York ; un des personnages, Béryl, se retrouvera dans le roman *Addy*).
- ***Godelieve, princesse de Bahr*** (Calmann-Lévy, Paris, 1911). Ce roman se passe essentiellement en Belgique et aux Pays-Bas, et relate l'enfance d'une fille de baronne, son amour pour un cousin, et son séjour dans un béguinage.
- ***Addy ou promenades d'amants et villégiatures*** (Bernard Grasset, Paris, 1913). Ce récit en deux parties, l'une à Paris et l'autre au bord de la mer du Nord, raconte les sentiments amoureux ambigus d'une jeune femme.
- ***Élodéa ou la Roue de la Fortune*** (Le Divan, Paris, 1924). Sous le pseudonyme « Saint-Marcet ». À Paris, au début des années 1920, les « aventures » d'une représentante de commerce, gérante d'un hôtel à Venise, en relation avec trois commerçants.
- ***La zone dangereuse*** (Bernard Grasset, Paris, 1924). Sous le pseudonyme « Saint-Marcet ». L'essentiel de ce roman se passe, de 1914 à 1916, à Compiègne et dans un village de la forêt de Laigue (pas très loin de la ligne de front)²⁸, et raconte la vie tourmentée, les amours et la déchéance d'une jolie jeune mère éloignée de son mari... Notons en passant que ce livre évoque le docteur Alexis Carrel (prix Nobel de médecine et de physiologie en 1912, et critiqué plus tard, notamment pour ses idées eugénistes), qui dirigea de 1915 à 1918 un hôpital à Compiègne (au Rond-Royal). Voir aussi, page 24, ce que dit un critique littéraire de ce roman.

²⁶ Clairoux et le mont Ganelon y sont cités (une seule fois).

²⁷ Probablement en référence à l'arbre dénommé Ginkgo biloba (noter l'oubli de la lettre « g » dans le pseudonyme utilisé). Nous ne savons pas pourquoi l'auteur a utilisé ce nouveau pseudonyme.

²⁸ Le nom donné à ce village par l'auteur (Fontaine-sous-bois) est inventé. Avec un peu d'imagination, on peut penser qu'il s'inspire de Clairoux.

Romans d'Aimery de Comminges



- **Les Blérancourt** (Grasset, Paris, 1928). Publié à titre posthume. Tranches de vie et péripéties sentimentales de deux familles d'aristocrates, les Blérancourt²⁹ et les Gora-Gora.
- **Dans son beau jardin** (La Palatine, Plon, Paris, 1930). Publié à titre posthume. Édité aussi en anglais, sous le titre *Laura's garden*, (traduction Bernard Miall ; George Allen & Unwin, Londres, ou MacMillan, New York, 1932). On retrouve la marquise Laure, son mari et ses enfants, personnages du roman *Les Blérancourt*. Elle tient son journal, consacré essentiellement à son jardin, de mars à novembre.

Certains de ces ouvrages ont été également publiés « par morceaux » dans des revues. D'autre part un certain nombre de rééditions ont été imprimées (au moins onze, par exemple, pour *Les Blérancourt*), y compris très récemment (par exemple pour *Le voluptueux voyage*).

À sa mort, A. de Comminges a semble-t-il laissé d'autres écrits, qu'il n'a pas eu le temps de mettre en forme.

Laissons maintenant la parole à Jean-Louis Vaudoyer, historien, écrivain et critique littéraire, qui exprime son opinion dans un article nécrologique³⁰ :

« Le comte de Comminges, qui vient de mourir, le 20 novembre, âgé de soixante-deux ans, avait publié, soit sous son nom, soit sous les pseudonymes de Saint-Marcet et de Ginko-et-Biloba, un certain nombre de romans et de nouvelles du plus grand mérite. L'auteur les présentait avec beaucoup de nonchalance et de détachement. Non seulement le comte de Comminges s'était facilement résigné à ce qu'on le prît pour un "amateur", mais il soignait cet "amateurisme" avec une certaine coquetterie. Il était le frère de la femme de grand talent, prématurément disparue, qui écrivit jadis *Marie de Garnison*, léger et mélancolique chef-d'œuvre.

Voici la liste (peut-être incomplète), nous ne voudrions pas dire de ses travaux, le mot n'étant pas juste ici, mais le mot "passe-temps" serait-il plus exact ? *Les aventures amoureuses de Saint-Lary* (épuisé) ; *La Comtesse Panier* (le Divan) ; *Le voluptueux voyage ou les Pèlerines de Venise* (épuisé) ; *Aventurine* (Stock) ; *Godelieve, princesse de Bahr* (Calmann) ; *Addy, ou Promenades d'amants et villégiatures* (Grasset) ; *Élodéa* (le Divan) ; *La Zone dangereuse* (Grasset). Saint-Marcet laisse, paraît-il, le manuscrit d'un roman entièrement achevé.

Tous ces livres, à l'exception du dernier, qui est d'une autre veine, valent par un ton de grâce sensuelle et de spontanéité sentimentale qu'agrémentent une fantaisie narquoise ou cocasse, une sorte d'humour à la Sterne, parfois presque à la Heine. Pour situer parmi ses contemporains cet écrivain auquel on n'a certainement pas accordé, de son vivant, l'importance qu'il méritait, l'on pourrait citer, par exemple, *l'Inconstante* de Gérard d'Houville, les *Tendres ménages* de Toulet, certains livres de Tinan, de Gyp. Pierre Lièvre, qui a beaucoup aimé et beaucoup connu Saint-Marcet, dit de lui "qu'il a cet esprit *Vie Parisienne*, si détestable quand un auteur vulgaire tente de s'en parer, si délectable au contraire quand il jaillit spontanément, et si précieux qu'il élève les ouvrages où il paraît fort au-dessus du degré de l'art mineur".

Nous nous souvenons du jeune enchantement, de la souriante surprise que nous éprouvâmes lorsque *Le voluptueux voyage* parut dans les livraisons du *Mercure de France*

²⁹ Ce roman se déroule dans divers lieux, dont Blérancourt, commune de l'Aisne située à environ 30 km de Clairoix.

³⁰ *Les Nouvelles littéraires* n° 163 du 28 novembre 1925, page 1.

(voici tantôt vingt ans). Nous espérons qu'un jour viendra où l'on pourra relire ce charmant chef-d'œuvre, qui, sous un aspect d'improvisation, et, si l'on osait dire, de "blague", cache à la fois la tendresse et l'amertume, l'amusement et le désabusement. *Addy*, qui parut juste avant la guerre, est peut-être un roman plus réussi encore, et celui qu'il faut lire si l'on veut se faire une idée du talent très personnel de cet écrivain délicieux.

Il ne s'agit pas à vrai dire de "romans"; l'intrigue est lâche; la composition vagabonde. Les personnages se promènent et l'auteur qui les accompagne dans leurs voyages et leurs amours flâne souvent plus qu'eux. Jamais rien, dans ces pages lestes et spirituelles, qui sente l'application ou l'effort, l'ennui ou la routine. Le trait, choisi d'instinct, ne cherche pas à pousser plus loin que l'esquisse. Aucun des artifices qui donnent quelque chose de figé et de fabriqué à tant de romans dits "mondains". Ces petits livres, que l'on pourrait peut-être appeler des "biens oisifs", restent et resteront singulièrement vivants parce que l'auteur n'a pas l'idée qu'il peut exister des conventions littéraires, des trucs et des procédés auxquels il faille s'astreindre et se soumettre. L'avenir ira très probablement chercher dans des récits comme *Aventurine* et *Addy* les portraits d'une société qui, demain, apparaîtra presque aussi gracieusement fabuleuse que la société que décrivent Eugène Lami, Stevens ou Crafty³¹. De pareils livres, si naturellement libres et sincères, deviendront assez vite des "documents".

Les premiers ouvrages du comte de Comminges proposent de la vie une image favorisée, élégante, mais véridique sous des apparences futiles et flattées. Dans *la Zone dangereuse*, il ne s'agit plus de mémoires romancés, mais d'un roman véritable. Jusqu'à ce livre, Saint-Marcet dessinait en marge de la vie des croquis, des "remarques personnelles" assez pareilles à celles que Saint-Aubin jetait sur les marges des fameux *Catalogues*. Dans *la Zone dangereuse*, rien de tel. Il s'agit de la vie que mène sur les lisières du front, pendant la guerre, une petite bourgeoise sans grande défense. La lente déchéance morale et physique de Berthe Genlis rappelle celle de la *Moll Flanders* de Foe (à la mémoire duquel le livre est d'ailleurs dédié). Nous ne connaissons pas beaucoup de récits plus tristes, plus pénétrants et plus nus. Autour de la passive héroïne, médiocre victime d'un médiocre plaisir, tous les personnages sont baignés dans une même lumière statique et pauvre, une vraie lumière de limbes, que déchire parfois, venue du front, une clarté brusque et sauvage.

Il est possible que la postérité place ce livre très haut. On peut le remarquer à propos de Saint-Marcet, ce sont des écrivains considérés de leur vivant comme des "amateurs" qui ont écrit, sans se piquer de le faire, quelques-uns des romans les plus vrais et les moins périssables de leur temps.

Les auteurs de *La Princesse de Clèves*, de *Manon*, des *Liaisons dangereuses*, d'*Adolphe*, de *La Chartreuse de Parme*, de *Dominique* ne sont pas des professionnels, mais une grande dame, un prêtre, un officier, un homme politique, un diplomate, un peintre. Nous ne ferons pas la maladresse d'attribuer à *la Zone dangereuse* une place analogue à celles qu'occupent, dans notre littérature, les grands livres que voilà. Il n'est pas question non plus de dire qu'il suffit d'être amateur pour produire des chefs-d'œuvre. Toutefois ne négligeons pas ingratement et imprudemment les ouvrages que donnent, loin de la publicité et de la mode, certains hommes qui, dans le fait d'écrire, cherchent moins un travail qu'un délassement. Gardons dans nos bibliothèques une place de choix aux livres des rares "amateurs" de notre temps; par exemple ceux de Laurent Évrard, de la comtesse de la Baume ou de Louis de la Salle, et, entre tous, cette *Zone dangereuse* que nous n'ouvrons plus, désormais, sans revoir mélancoliquement le visage si fin, si intelligent, si ironiquement indulgent du comte de Comminges, officier de cavalerie et écrivain français ».

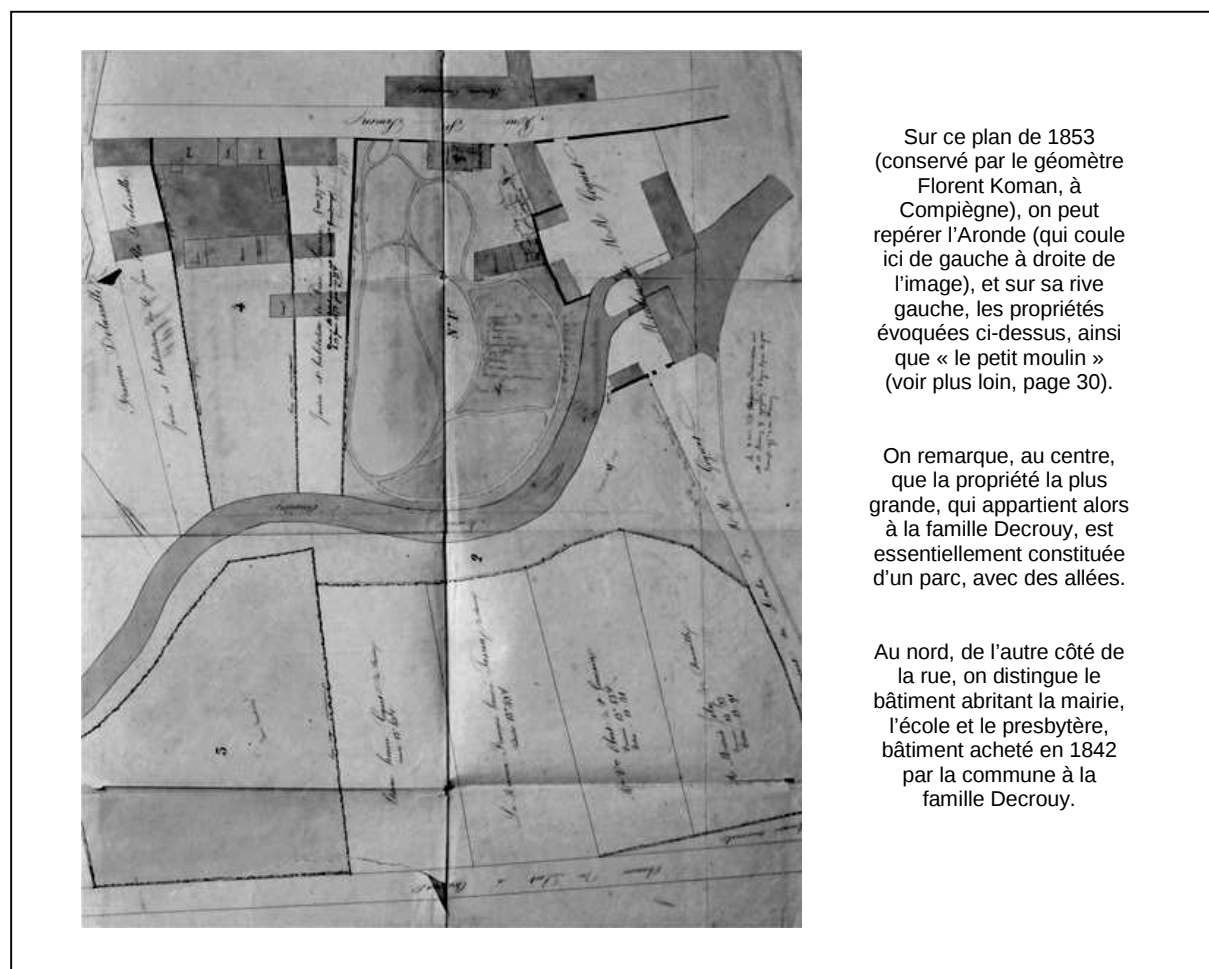
³¹ NDLR : Crafty a illustré un des ouvrages hippologiques d'A. de Comminges, *Dressage et menage*.

Les propriétés clairoisiennes

Le comte de Comminges acquiert deux propriétés à Clairoix : celle où il résidera (et qui appartient actuellement à la RATP), et celle, voisine, dite « le petit moulin » (qui appartient actuellement à un particulier).

En 1900 ou 1901, il achète à une certaine Marie Zoé Billard 18 parcelles cadastrales (10 sur la rive gauche de l'Aronde et 8 sur la rive droite) ; cet ensemble, qui couvre environ 1,7 ha, s'étend entre la rue Saint-Simon (actuelle rue Germaine Sibien) et la rue du Port à carreaux (actuelle rue du général de Gaulle). En face de cette propriété, de l'autre côté de la rue Saint-Simon, se trouvent le presbytère, l'école de garçons, et... la mairie, qu'Aimery de Comminges gérera de 1904 à 1919 ³².

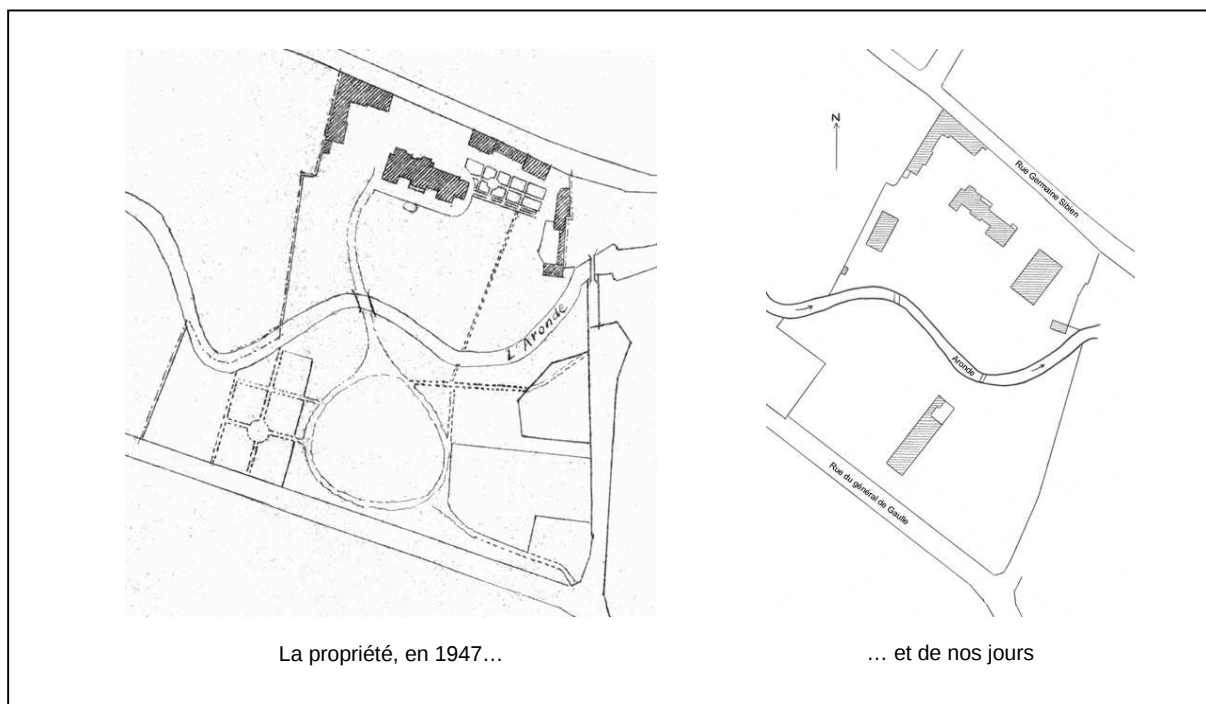
En 1826 (année du premier cadastre clairoisien), la partie « rive gauche » de cet ensemble comprenait cinq habitations appartenant à cinq propriétaires différents (d'ouest en est : Jean François Delasalle, Jean Éloi Delasalle, Louis Luisin, tous trois vignerons à Clairoix, la veuve d'André Luisin, et Marie François Decrouy, juge à Compiègne ; celui-ci possède aussi la propriété qui accueillera la future mairie-école-presbytère). Petit à petit (de 1853 à 1870 environ), un gendre, Louis Aubrelque, vérificateur de l'enregistrement à Compiègne, rachète ces cinq propriétés, ainsi que les terrains de la rive droite de l'Aronde, et revend le tout vers 1897 à M^{lle} Billard.



³² Ce n'est qu'en 1926 que l'école et la mairie seront transférées rue de la Poste.

En 1897, il y a quatre habitations, dont deux (à l'ouest et au centre) que L. Aubrelque a fait construire (vers 1857 et 1862) ; les trois autres ont été démolies avant 1870. D'ouest en est, on trouve une maison à 4 ouvertures, une à 5 ouvertures, une à 26 ouvertures (que nous appellerons le bâtiment principal), et une à 10 ouvertures³³. Vers 1900, une nouvelle maison à 4 ouvertures est construite à l'ouest, et vers 1906, le comte de Comminges fait agrandir le bâtiment principal, qui passe à 36 ouvertures.

Celui-ci est une belle demeure (qualifiée parfois de « villa » ou même de « château »), d'architecture un peu complexe ; la structure en a été modifiée (surtout dans sa partie est) par la RATP dans les années 1960. Au nord-ouest, un bâtiment en L, accolé à la propriété voisine et à la rue, abrite notamment une écurie et une sellerie ; on trouve aussi un garage. À l'est, se trouve une coquette petite maison (où loge le jardinier ?). Il n'y a pas de bâtiment sur la rive droite, où se trouve un parc et un manège pour les chevaux.



Vers 1923, environ deux ans avant le décès d'Aimery, la propriété est transmise à son fils Bertrand, qui la vend vers 1947 à la SAPEP (Société anonyme des pâtes et papiers ; son siège social est à Paris). Celle-ci en fait un « collège médical » (avec internat) dénommé « École Chanteclair ». Le rez-de-chaussée du bâtiment principal regroupe la cuisine, la salle à manger, la salle des maîtres, un bureau, et une salle de jeux ; à l'étage, se trouve très probablement le logement du directeur. Le bâtiment annexe (au nord-ouest) comprend essentiellement les salles de classe (au rez-de-chaussée) et les dortoirs (à l'étage).

La RATP, qui rachète la propriété vers 1951, continue à y faire vivre une école, pour des internes qu'on pourrait qualifier de « cas sociaux ». Les bâtiments sont rénovés, deux petits pavillons sont détruits, et trois nouveaux bâtiments sont construits (dont un sur la rive droite de l'Aronde). L'école cesse ses activités vers 1974 et la propriété, gérée par le comité d'entreprise de la RATP, n'accueille dès lors plus que des « colonies de vacances » ou des « classes vertes » (jusqu'à 80 enfants peuvent y être logés).

³³ Si nous mentionnons ces données cadastrales, c'est pour donner une idée de l'importance des maisons.



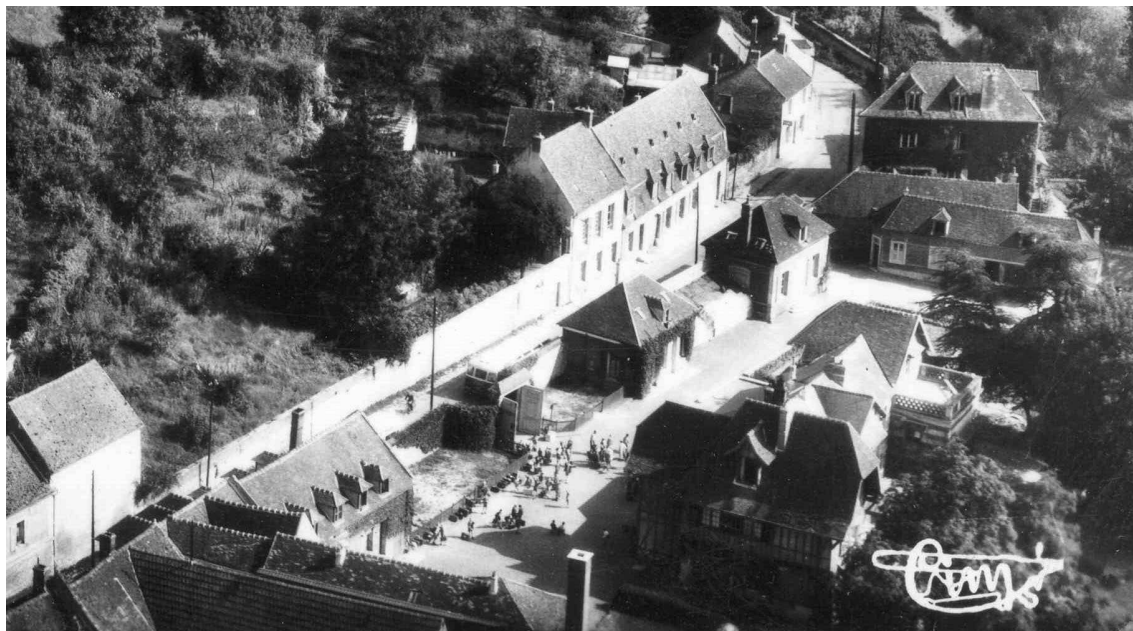
Extrait d'une carte postale de la fin des années 1950.

Vue prise en direction du nord-ouest.

À gauche de la voiture : le bâtiment principal.

En bas de la photo : l'ex-moulin (voir plus loin, page 30).

En bas à droite, de l'autre côté de la rue : le bâtiment abritant le presbytère (partie ouest) et la mairie-école (partie est).



Extrait d'une autre carte postale de la fin des années 1950.
Vue prise en direction de l'est.

La façade sud du
bâtiment principal
(qualifié ici de
« château ») de la
propriété de Comminges.

Carte postale du début
du XX^e siècle.



La partie est du bâtiment
principal.

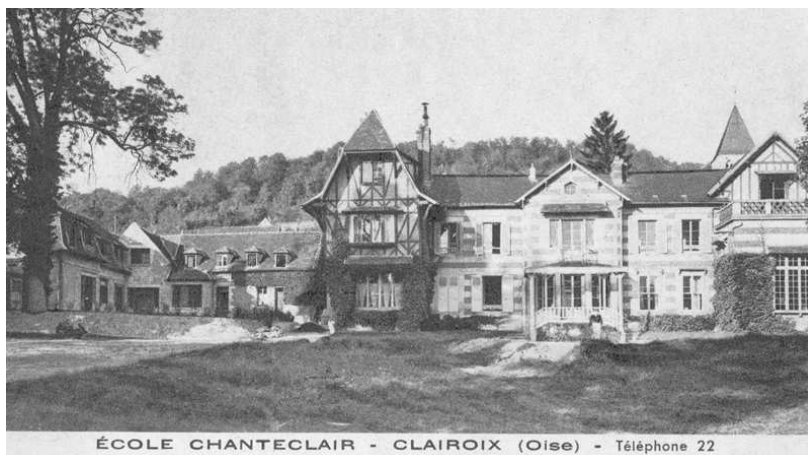
Carte postale du milieu
du XX^e siècle.



La partie est de la
propriété de Comminges.

Carte postale des
années 1920 ?

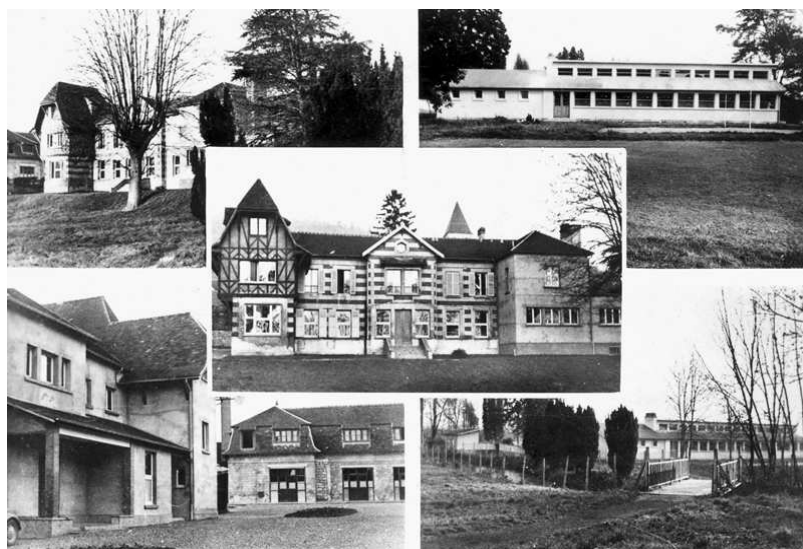




À gauche : le bâtiment
« en L », où étaient
notamment les écuries.

À droite : le bâtiment
principal.

Carte postale de 1949
environ.



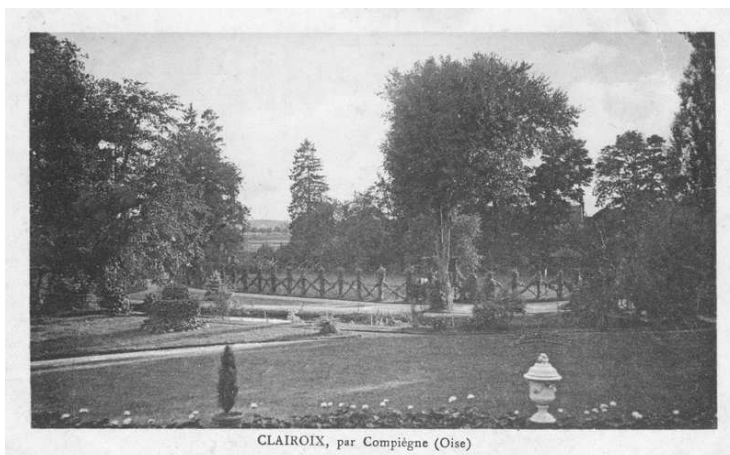
Après des rénovations
effectuées par la RATP,
et la construction d'un
bâtiment dans le parc de
la rive droite de l'Aronde.

Carte postale du milieu
du XX^e siècle.



Les façades sud et ouest
du bâtiment principal, à la
fin de la rénovation
entreprise par la RATP.

Carte postale du milieu
du XX^e siècle.



Carte postale éditée
par le comte de
Comminges, montrant
le parc de la propriété.

Bien qu'on ne la
distingue pas bien,
l'Aronde sépare
la photo en deux
(la « palissade »
se trouve sur
la rive droite).

En 1905 ou 1906, le comte de Comminges acquiert également la propriété contiguë à la sienne (à l'est) : un ancien moulin à eau (dénommé « le petit moulin », ou « moulin de Rumigny », du nom de ses propriétaires-meuniers de 1794 à 1838), son terrain (sur les deux rives de l'Aronde), et un chemin qui le relie à la rue du Port à carreaux. Vers 1907, il fait reconstruire (ou agrandir) le bâtiment principal, qui comprend dorénavant 17 ouvertures.

Cette propriété est louée pendant de nombreuses années au maréchal-ferrant Noël David, et, après la guerre, à Henry d'Aulnois, patron d'une entreprise de maçonnerie à Margny-lès-Compiègne. Vers 1923, elle échoit à Bertrand de Comminges (ou à sa mère Nahida ?), qui la vend vers 1958 à Henri Gaston Douvin, distributeur de films, gendre d'André Le Troquer, ancien ministre et président de l'Assemblée Nationale.



Le « petit moulin ».

Extrait d'un plan de 1821
conservé aux Archives
départementales de l'Oise.

L'Aronde, qui coule ici de bas
en haut de l'image, est
partagée en deux dérives,
qui font tourner une roue au
bord du bâtiment indiqué
« C », et une autre roue à
l'intérieur d'un bâtiment situé
sur la rive droite.

On remarquera le petit lac
formé en aval, qui n'existe
plus de nos jours.



Le bâtiment
principal de
l'ex-moulin
dit de
Rumigny
(ou « petit
moulin »).

Carte postale
des
années
1910.

-----oOo-----

***Le comte Aimery de Comminges
et Clairoix (Oise)***

Cette monographie se propose de mieux faire connaître la vie et l'œuvre du comte Aimery de Comminges (1862 - 1925), écrivain spécialiste du cheval, romancier, et maire de Clairoix de 1904 à 1919.

Elle présente également les propriétés qu'il a acquises dans cette commune.

Rémi DUVERT, conseiller municipal, est aussi membre actif de l'association "Art, Histoire et Patrimoine de Clairoix", et a notamment coordonné l'ouvrage « Clairoix : patrimoine, histoire et vie locale », paru en 2005.

Contact : remi.duvert@gmail.com